Document généré le 30 mai 2025 22:42

Études littéraires

De l'indépendance confisquée à l'identité bafouée dans *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni

Najib Redouane

Volume 33, numéro 3, automne 2001

Algérie à plus d'une langue

URI : https://id.erudit.org/iderudit/501316ar
DOI : https://doi.org/10.7202/501316ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)
1708-9069 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Redouane, N. (2001). De l'indépendance confisquée à l'identité bafouée dans *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni. *Études littéraires*, *33*(3), 169–183. https://doi.org/10.7202/501316ar

Résumé de l'article

Figure importante dans la littérature algérienne d'expression française, Rachid Mimouni propose, dans sa production romanesque, une critique acerbe sur les maux qui rongent l'Algérie depuis son indépendance. Sans se cacher hypocritement sous le boisseau de la fiction, Mimouni fait, dans *Le fleuve détourné* , le procès cocasse et corrosif de la société algérienne de la post-indépendance. L'étude vise à montrer le courage et l'engagement de l'écrivain qui n'hésite pas à dénoncer ouvertement le despotisme du centralisme autoritaire de son pays qui a confisqué, voire trahi, l'idéal de la Révolution algérienne. Il laisse entrevoir que la souveraineté du pays n'est que pure illusion et que le peuple, bafoué dans son identité, est assujeti à l'asservissement, à l'oppression, et à l'injustice, tant humaine que sociale.

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DE L'INDÉPENDANCE CONFISQUÉE À L'IDENTITÉ BAFOUÉE DANS *LE FLEUVE DÉTOURNÉ* DE RACHID MIMOUNI

Najib Redouane

■ La renommée de Rachid Mimouni s'est manifestée après la parution de son troisième roman, à Paris. Le premier était pratiquement passé inaperçu, sauf dans les milieux universitaires. Avec *Le fleuve détourné* (1982), l'auteur obtient une grande notoriété [1]. Son écriture exigeante démarre sur un nouveau souffle. Construite comme un damier sur une finalité temporelle, elle se déploie sur un double espace : présent / micro-société, passé / macro-société de l'Algérie. Au niveau de la thématique toutefois, ce qui était un genre dans les deux premiers [2] romans s'amplifie. Sans se cacher hypocritement sous le boisseau de la fiction, Mimouni fait le procès cocasse et corrosif de la société de la post-indépendance. Et il le fait du dedans de l'Algérie, redonnant voix et langue aux bannis de l'indépendance qui ont vu leur lutte confisquée et qu'étouffe la logorrhée vide et aliénante du nouveau régime et de ses potentats locaux. Il le fait au premier chef avec un héros exilé et amnésique, deux fois hors jeu dans la mémoire des mots et des choses. Dans la voix du revenant se loge l'espoir ou le possible d'un nom enfoui, Algérie.

---

1 Salué par la critique française comme un grand roman, *Le fleuve détourné* donne lieu à des appréciations considérables. Parmi le foisonnement des éloges, relevons ces deux réactions. À propos du roman, Jacques Cellard écrit : « Le livre de Rachid Mimouni évoque irrésistiblement le Kafka du *Procès* ou de *La colonie pénitentiaire*, et le Camus de *L'étranger*. Ce ne sont pas de minces parrainages. Mimouni en porte le poids sans faiblir. » De son côté, Lucien Guissard souligne dans « Écrivains nord-africains : la mémoire d'un peuple » : « *Le fleuve détourné* paraît à Paris et n'est pas fait pour déclencher les applaudissements dans son pays. C'est pourtant un authentique écrivain ; le livre a de la prestance, de la verve, de la variété dans les scènes qui en font une mosaïque, de la beauté poétique. »

2 Les deux premiers romans de Mimouni ont été publiés par des maisons d'éditions algériennes : *Le printemps n'en sera que plus beau* (1978) et *Une paix à vivre* (1983).

Dans *Le fleuve détourné*, la guerre est la référence des personnages. Mais la préoccupation majeure de l'auteur est celle d'une critique de la confiscation de la Révolution algérienne. Le choix du cordonnier, homme simple et sans arrière-pensée, qui monte au maquis dénué de conviction politique [3], est néanmoins un choix significatif qui permet d'apprécier le courage de Mimouni dans sa dénonciation de l'immense trahison historique. À cet égard, le romancier déclare :

> Le thème de ce roman, c'est l'histoire d'un paysan qui, avant la guerre de libération, vit une réalité injuste et aliénante mais stable et donc sécurisante, qui va monter au maquis avec un groupe d'hommes parce que, avant tout, il a senti parmi eux, un sentiment de fraternelle solidarité totalement absent dans le milieu où il vivait où — comble du déshonneur — il a accepté d'épouser une femme violée par un rival. Affecté dans un camp du FLN, il est utilisé comme cordonnier, parce que c'est son métier ; au cours d'un bombardement de ce camp par l'aviation française, il est blessé à la tête et perd la mémoire [...] ce que j'ai voulu décrire, c'est un personnage naïf, simple, qui va se trouver face à une réalité aberrante, traumatisante, qui va connaître des situations d'injustice, d'inégalité, de corruption et qui s'interroge, qui cherche à comprendre [4].

Rachid Mimouni qui a cru dans les promesses de la révolution comme tant de milliers d'Algériens, relate dans ce roman sa déception et son amertume. En dressant un tableau sombre de l'Algérie sous le régime de Boumediene, il porte « un regard critique et accusateur sur une société " gangrénée ". Un regard neuf, qui remue la vase trouble d'où émanent des odeurs nauséabondes [5] ». La force de ce regard, c'est qu'il provient de l'extérieur. C'est celui d'un homme qui, après des années de combat, revient dans son village pour reprendre sa place parmi les siens. Blessé lors du bombardement d'un camp du FLN par l'aviation française, le paysan combattant devient amnésique. Recueilli dans un hôpital « d'un pays voisin », homme sans nom, sans mémoire, sans soutien, il y vivra « serein et calme » durant plusieurs années en jardinier aimé de tous. Le jour où il retrouve sa mémoire, il doit et il veut partir, pour retrouver sa tribu, sa femme, son enfant, ses racines et son passé. Après une longue nuit, il arrive à son douar dont l'entrée lui est interdite tout comme aux étrangers à cause d'une épidémie de morts violentes. Le revenant ne comprend rien. La misère est toujours semblable à elle-même ; son père et ses proches, pliés et résignés au « nouveau cours des choses » répètent inlassablement les mêmes gestes séculaires en compagnie des paysans. La guerre a laissé des ravages. Beaucoup sont morts et certains ont trouvé dans la folie une sorte de lucidité.

L'homme qui revient dérange. Porté mort « pour la patrie », son nom figure sur le monument aux héros de la guerre de libération. Inconnu parmi les siens, traité d'étranger et rejeté partout, il se heurte à l'indifférence d'une administration qui cultive l'indolence, l'incohérence et l'incompétence. Il constate que sa femme et son fils ont disparu, et découvre peu à peu que personne ne se soucie de voir revenir officiellement ce gêneur. Pour tous, il n'est qu'un revenant qui n'aurait pas dû revenir.

> Enfin, Si Mokhtar parla.
>
> — Tu reviens au pays bien après la fin de la fête, bien après que les fanfares se sont tues. Tu aurais pu persister dans la voie de l'oubli, ou, comme Ali, ton cousin, dans celle de

---

3 Le jeune paysan rejoint le maquis du F.L.N. « parce que là-haut, ils avaient besoin d'un cordonnier pour leur fabriquer de solides chaussures » (Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, 1982, p. 23).

4 Mohamed Balhi, « Rachid Mimouni — Sensibilités », 1982.

5 Keltoum Staali, « Quatre versions pour un thème », 1986, p. 63.

> l'inconscience. Ce sont aujourd'hui les seuls gages de sérénité. Mais tu veux savoir. Mon fils, ta douleur sera grande [6].

Alors que l'Algérie est en pleine mutation, le revenant, surgi d'un glorieux néant, représente aux yeux de tout le monde le passé archaïque, enfoui dans la mémoire collective d'un peuple voulant coller aux réalités modernes. L'homme-sans-nom s'aperçoit qu'il n'a plus sa place dans ce pays et que sa présence devient gênante. Les officiels qui font la loi cherchent à se débarrasser de lui et le harcèlent de questions repoussantes : « D'où viens-tu ? Qui t'a envoyé ici ? Dans quel but ? Réveiller les fantômes ? Exhumer le souvenir d'une période que tous veulent oublier [7] ? »

Mais le ressuscité d'entre les morts du FLN ne comprend toujours rien. S'obstinant à vouloir retrouver sa femme et son fils, il se lance sur la trace de sa famille et de son identité. Mais comment se reconnaître au sein du peuple coupé de son passé, qui a perdu son orgueil d'antan et se trouve inexorablement soumis aux tracasseries d'une administration, sorte de Minotaure exigeant et aveugle ? Et le voici parti, comme une ombre, à travers son pays. Son parcours s'ouvre sur un monde étranger et découvre de grands pans de vide dans son rêve. Dans son errance, il parcourt des terres en friche vides d'oiseaux et des campagnes désertes. Sur son chemin, il rencontre des êtres désemparés au bord des désespoirs. Et tout au long de son voyage, il ne découvre que des marchés sans denrées, des villes sans libertés et un peuple anéanti par l'incurie des responsables de tout poil. Aussi constate-t-il que dans son pays socialiste, la corruption règne, le marché noir domine et « la pierre se fend devant l'injustice des hommes [8] ».

Au terme de ce vain périple, il rencontre sa femme et son fils. Une femme qui n'a nulle envie de se remettre en ménage, car une nouvelle vie commune lui ferait perdre sa pension de veuve de guerre. Houria, qui a rejeté la robe traditionnelle, porte jupe et chemisier, elle a les lèvres peintes et pour échapper à la misère du douar, elle se laisse entretenir par des notables du régime. Son fils fait partie des milliers de ces jeunes « à traîner dans les rues, orphelins sans passé et sans mémoire, confrontés au plus total désarroi [9] ». Ce fils retrouvé se désintéresse de son géniteur et l'accuse, lui et toute sa génération, des échecs de l'indépendance. « Je ne te reconnais pas. Tu n'es pas mon père. Je n'ai pas de père. Mon père est mort il y a bien longtemps [10]. » Et pour venger l'honneur bafoué de sa femme, le revenant sera acculé au meurtre qui le conduit dans un camp de prisonniers.

Il convient de préciser que l'originalité de Mimouni dans ce roman, c'est qu'il s'attaque à des sujets tabous. Non seulement il clame le désenchantement [11], mais il démystifie le combat héroïque et critique la situation socio-politique de l'Algérie. Il dénonce avec beaucoup de courage la trahison de la révolution, les espérances déçues, les illusions perdues de l'indépendance et les errements d'un régime. À vrai dire, « le roman présente un pays sans liberté, à la justice parfois expéditive, où la bureaucratie et l'esprit du clan s'opposent au progrès, où règne la corruption, où la religion n'est souvent qu'un masque [12] ». C'est un constat amer sur la révolution confisquée où les

---

6 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 101.

7 *Ibid.*, p. 79.

8 *Ibid.*, p. 52.

9 *Ibid.*, p. 210.

10 *Id.*

11 Le thème du désenchantement constitue la trame d'œuvres d'un bon nombre de romanciers algériens des années '70 (Mourad Bourboune, Rachid Boudjedra, Tahar Djaout et d'autres).

12 Jeanne Adam, « *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni », 1984, p. 16.

espoirs se sont envolés et les projets ont disparu. Dans ce monde inquiétant et chaotique, les anciennes valeurs ont cédé la place au mensonge et à la démagogie. La fausseté du discours officiel ne cherche qu'à berner le peuple tandis que quelques arrivistes édifient des fortunes scandaleuses à l'ombre des lois socialistes.

À travers le récit qu'il développe sur deux rives, d'une part en s'exprimant en paraboles, d'autre part en se référant à l'absurdité d'une histoire, Rachid Mimouni analyse la situation politique et sociale de son pays après l'indépendance. Son univers souligne tous les aspects négatifs de la vie quotidienne en Algérie. L'auteur se place à côté des opprimés pour exprimer leurs souffrances, leur désir inassouvi de liberté. Il affirme un tempérament de moraliste et de conteur acerbe. Son roman est d'une injustice sans fard, comme le précise Salim Jay.

> Ce livre est le cahier de retour au pays de sa mémoire, d'un homme tenu pour mort, un martyr de la révolution, qui entreprend un parcours kafkaïen, pour recouvrer son nom de vivant. Son nom n'est jamais prononcé cependant, Algérie, car Rachid Mimouni évoque en séquences incisives, les fanges où s'enlisent les consciences et la prison de la fausse conscience aussi bien que la prison punissant toute « dissidence » [13].

Le titre du roman est d'ailleurs très symbolique dans le sens où Mimouni recourt à une figure de style pour relater le malaise d'un peuple déchiré, désespéré par sa condition. C'en est fini du regard vers l'avenir radieux, le bilan est négatif. Le choix d'un titre métaphorique est prémédité, *Le fleuve détourné* annonce « l'échec de l'espérance en une société juste et égalitaire [14] ». En effet, présent dans le récit, le titre fonctionne comme un embrayeur et un modulateur de la lecture. C'est dans sa marche vers son village natal que le revenant remarque le fleuve présenté comme élément symbolique et métaphorique du roman.

> J'ai traversé des terres en friche et des campagnes désertes. Que sont devenus les paysans qui les travaillaient ? Deux hommes armés m'ont interdit l'entrée du douar. Sous un pont qui n'enjambait aucun ruisseau j'ai rencontré un vieillard qui m'a parlé de fleuve détourné. Les hommes que j'ai croisés marchaient tous la tête basse. Que se passe-t-il au pays ? Que s'est-il passé [15] ?

L'idée de cette volonté de détournement formulée dans l'énoncé constitue un des éléments répétitifs et significatifs du roman.

> Des planificateurs arrogants et lointains ont quadrillé leurs cartes de traits rectilignes et puissants, à l'encre de Chine, indélébile, de façon à rendre leurs projets définitifs et l'option irréversible. [...]. Mais le fleuve coulait ailleurs, serein et libre. Ils ont maintenu que son cours se trouvait à l'endroit exact de leurs calculs, et ont entrepris de le détourner pour confirmer leurs dires [16].

Le développement de l'énoncé qui se ramène au titre du roman est un constat du revenant sur une situation donnée de l'histoire de son pays. Perdu dans les dédales de la nouvelle société algérienne, le narrateur en subit les tares. Dans son itinéraire, il découvre une Algérie rongée par la gangrène de la bureaucratie et de la corruption. Le *fleuve* de la révolution et de la tradition a été *détourné* par ceux qui n'avaient pour

---

13 Salim Jay, « Romans maghrébins (1967-1983). Un regain de vigueur », 1983, p. 14.

14 Monique Gadant, « Constat d'un échec : Rachid Mimouni ou la fin d'un mythe révolutionnaire », 1995, p. 107.

15 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 59.

16 *Ibid.*, p. 49.

souci que de bâtir des « fortunes colossales » à l'ombre des lois socialistes pendant que le chômage, les pénuries et les oppressions constituaient le lot du peuple algérien. La révolution anticoloniale, la révolution sociale a été récupérée par les petits malins, les nantis de la nouvelle bourgeoisie et les fonctionnaires du parti unique. L'homme sans nom qui n'a plus sa place dans ce pays constate que quelques arrivistes mènent une vie dorée tandis que le peuple croupit dans la boue, la poussière et la pauvreté. Partout l'imposture domine et de sombres forces ont provoqué de profonds soubresauts. Il en résulte que « le fleuve, détourné de son lit initial, s'égare parmi de nouveaux vallonnements. Il a perdu la direction de la mer. Où ira-t-il [17] ? »

Le fleuve métaphorique évoqué par Mimouni charrie les souffrances et les regrets d'un peuple dépossédé de sa terre et de ses traditions. À travers la quête d'un homme anonyme parmi les anonymes, Mimouni brosse le tableau d'une société défaite dans ses hommes comme dans ses institutions. Le revenant ne comprend pas pourquoi les gens sont si malheureux, opprimés et lobotomisés. Il ne comprend pas non plus pourquoi les héros de la lutte de libération, victimes de l'occupant, le sont encore de leur société. L'explication de ce chaos, de ce désespoir à ciel ouvert, c'est le gouverneur lui-même qui la lui donne. Avec une lucidité déconcertante, cet ancien maquisard rumine sur la tragédie :

> Naïfs, nous l'étions tous. Nous sommes descendus de nos montagnes la tête emplie de rêves... Nous rêvions d'inscrire la liberté dans tous les actes, la démocratie dans tous les cœurs, la justice et la fraternité entre tous les hommes... Mais tandis que le peuple en liesse fêtait ses retrouvailles avec la liberté, d'autres hommes, tapis dans l'ombre, tiraient des plans sur l'avenir... [18]

Le *fleuve* fonctionne dans le texte comme un indice de changement susceptible d'apporter la liberté aux personnages incarcérés. Il est également exploité comme un espace à conquérir et à reconstruire. C'est un élément posé dans le texte comme un prétexte narratif. Détourner le fleuve de son cours normal, c'est le priver de son essence même qui est la liberté, *naturellement* jointe au passé millénaire. L'un des protagonistes sous surveillance dans le camp disciplinaire rêve de voir un jour éclater l'espace de la prison, ce qui permettrait à ses camarades de vivre librement et de se débarrasser de toutes les infractions ainsi que de toutes les traces de souillures d'une révolution déviée de son but initial, à savoir l'égalité des droits et l'instauration d'une vraie démocratie.

> Que tombe la pluie ! Que tombe la pluie ! Tout le jour, et toute la nuit encore ! Sans répit. Alors, ses forces enfin revenues, le fleuve détourné, rugissant d'une vieille colère, rompra ses digues, débordera de partout, inondera la plaine, et, prenant de court les calculs des sorciers, ira retrouver son lit orphelin pour reprendre son cours naturel [19].

Derrière le *fleuve détourné* se profile l'espace de l'énonciation violemment déployée par la contestation du pouvoir de dire et d'écrire. L'auteur marque sa volonté de dénoncer l'absurdité d'un peuple émasculé, berné par une lutte de libération qui a abouti à l'indépendance que des usurpateurs ont confisquée. Le *fleuve* authentique de la révolution a bel et bien été *détourné* de son cours et l'identité de toute une nation a été bafouée « au profit d'un système contraignant et inefficace [20] ». Dans cette fiction kafkaïenne, le socialisme est tourné en dérision et apparaît comme le projet cynique des puissants. À la fin du roman, aux premières lueurs du jour, un messager

---

17 *Ibid.*, p. 211-212.
18 *Ibid.*, p. 196.
19 *Ibid.*, p. 143.
20 Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, « L'Algérie en ébulition — *Le fleuve détourné* », 1988, p. 8.

aux allures furtives vient « annoncer la mort de Staline, la fin du cauchemar et l'aube d'une ère nouvelle ». Changera-t-elle le cours de l'histoire ? Nul n'est en mesure d'accepter une telle certitude.

La raison de l'écriture est la ferme conviction de l'écrivain qu'il a le pouvoir de protester contre l'injustice sociale et de révéler « des aspects cachés, latents, inavoués de [...] la vie sociale, économique, psychologique [21] » en Algérie. Il est ainsi mis en évidence que Mimouni se tourne vers la recréation du quotidien pour raconter les maux qui affligent sa société. Son regard est justement ce regard d'intériorité embrassant tout et présentant des situations banales et aberrantes. Par son action romanesque, il souhaite atteindre le lecteur algérien au plus profond de lui-même. À ce sujet, il déclare :

> Je ne m'adressais pas à un public français. Mon public authentique est un public algérien et jamais, à aucun moment, je n'ai pensé à écrire pour des Français, même si des conditions particulières m'ont obligé à aller publier à l'étranger. Il n'était en effet pas possible d'envisager la publication de ces romans ici [22].

Pleinement conscient du fait que l'identité de son peuple a été bafouée, Mimouni aspire à créer une œuvre authentiquement algérienne visant à révéler aux Algériens les tares, les injustices et les monstruosités de leur société. C'est ainsi qu'il puise dans le vécu qui l'entoure les éléments de ses écrits « pour faire prendre conscience au lecteur de la gravité du mal, le pousser à réagir [23] ». Ce qui fait que son témoignage sur la vie socio-politique et économique est le résultat d'une réflexion, d'une certaine lucidité vis-à-vis de la société contemporaine. Et en dénonçant le « mal-fondé » de son pays, l'écrivain expose clairement son engagement et assume une responsabilité inspirée de la réalité quotidienne.

> Je suis un écrivain engagé ; ne comptez pas sur moi pour dire que mon pays est le meilleur du monde. Mon activité de romancier est aux antipodes de cette attitude. Je veux choquer pour pousser les gens à agir. Le roman est un discours qui vise à transmettre un message. Quitte à être traité de scandaleux, je demeure convaincu que mon œuvre transcende les histoires que je suis amené à raconter [24].

En effet, la misère et la privation ont buriné l'existence des Algériens qui, pour assurer leur sécurité alimentaire, ont intégré dans leur quotidien de nouvelles pratiques sociétales. Pour le moindre produit, ils doivent visiter plusieurs magasins et passer des heures dans des files d'attente. Et comme il manque mille et une choses, chaque jour, leur peine se trouve constamment pesante. Force est de préciser que le phénomène de la file d'attente ou « la chaîne » est apparu en Algérie depuis que le pays a recouvré son indépendance. Cette pratique qui s'est érigée en réalité sociale s'est vite ancrée dans les mentalités des masses populaires, les acculant à accepter l'humiliation et les mauvais traitements pour peu qu'elles doivent se procurer des produits de première nécessité. Le revenant ne cache pas sa stupéfaction devant l'ampleur du changement qui frappe et sa société et son peuple.

> Devant un grand magasin, mon attention fut attirée par un étrange manège. Une longue file d'hommes et de femmes s'allongeait sur le trottoir, en plein soleil. Un policier allait et venait le long de la rangée. De temps en temps il désignait quelqu'un avec son bâton. L'homme, ou

---

21 Michel Zeraffa, *Roman et société*, 1971, p. 12.

22 H'mida Ayachi, Naïma Chekchak et Yasmine Sinane, « *Tombéza* à nu », 1989, p. 42.

23 Mourad Bourboune, « Rachid Mimouni accuse », 1984, p. 78.

24 « Rachid Mimouni à la T.O., 1989 ».

> la femme, s'approchait, répondait aimablement au salut du policier, ôtait sa coiffe, et tendait le crâne en se courbant légèrement, comme pour une révérence. L'agent lui assenait alors un grand coup de sa matraque et la personne reprenait sa place dans la file en remerciant avec effusion. Mais la chaleur était de plus en plus lourde, le policier suait de plus en plus, ôtait de plus en plus souvent sa casquette pour s'éponger le front, s'énervait en observant la queue interminable, frappait de plus en plus fort, tandis que les gens, impeccablement alignés, attendaient en souriant avec une infinie patience [25].

La présence des agents de la police s'impose comme une nécessité pour assurer le service d'ordre dans les interminables files d'attente qui engendrent des colères et des frustrations incontrôlables. Car, dans la société algérienne, les effets pervers générés par la pénurie se sont traduits par une dégradation des rapports humains et par une absence de civilité vraie entre les individus. C'est là une vérité indéniable qui se constate partout et fréquemment dans les supermarchés de l'État où chaque acte d'achat donne lieu à une lutte déchirante entre les Algériens.

En effet, comme le constate le revenant, « tout se vend au marché noir, du lait des nourrissons aux cahiers d'écoles [26] ». Cependant, les prix des produits de première nécessité sont très exorbitants pour les acheteurs algériens qui ne peuvent pas s'en passer. Et comme il vient à manquer constamment du concentré aux tomates, de la semoule, du savon, des médicaments ou encore des pièces détachées, le consommateur algérien n'a de choix que de succomber au diktat des vendeurs qui ne se gênent pas pour imposer de sévères conditions à leurs clients [27].

La volonté de Mimouni de prendre en charge le passé de son pays dans sa production romanesque apparaît comme une inspiration vitale de l'écrivain. L'écriture de l'Histoire travaille contre l'effacement du temps et des hommes. Elle donne à la mémoire une force motrice pour refuser le silence et l'oubli. En fait, la fonction d'une littérature questionnante qui privilégie la souveraineté de la portée historique permet à l'écrivain non seulement de manier la plume mais de s'exprimer librement et de prendre part au déroulement des événements qui marquent l'évolution de sa société. Pareille intention se trouve inscrite dans *Le fleuve détourné* où Mimouni recourt à la citation d'Abdelhamid Ben Badis, mise en exergue dans le roman :

> Ce que nous voulons, c'est réveiller nos compatriotes de leur sommeil, leur apprendre à se méfier, à revendiquer leur part de vie en ce monde, afin que les suborneurs ne puissent plus exploiter l'ignorance des masses.

En se ressourçant à cette réflexion d'une figure marquante de l'histoire de l'Algérie [28], Mimouni cherche à montrer le véritable rôle que doit assumer l'intellectuel dans ce

---

25 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 108-109.

26 *Ibid.*, p. 147. À propos des cahiers d'école, le revenant ne cache pas son désarroi et ne s'empêche pas d'avancer ce constat : « Les gosses qui vont à l'école doivent recevoir gratuitement les livres de base qui sont normalement interdits à la vente. Comment expliquer que ces manuels se retrouvent au marché noir, alors que les classes en sont dépourvues ? » (*ibid.*, p. 137).

27 À ce sujet, Rachid Tridi écrit que pour liquider leurs stocks d'invendus, « les vendeurs posent comme condition obligatoire préalable à l'acquisition des marchandises tant convoitées l'achat de l'invendu. Ainsi, incroyable mais vrai, des clients se sont vus obligés d'acheter des pioches (oui, des pioches !) pour pouvoir bénéficier de l'acquisition des bidons d'huile de table ! D'autres ont été contraints d'acheter de minables chaussures, sans qu'on leur accorde seulement le temps d'essayer les pointures, pour pouvoir acquérir avec leur propre argent des batteries de voitures ! Et tout ceci en présence des agents de l'ordre ! » (*L'Algérie en quelques maux*, 1992, p. 186).

28 Chef de file dans les années '30 de l'Association des Oulémas algériens, un mouvement réformiste, le cheikh Abdelhamid Ben Badis a joué un rôle décisif dans la reconnaissance nationaliste

pays. Il est l'éveilleur de consciences qui inscrit sa pensée dans le contexte historique en relation directe avec la société. Et pour avoir de l'emprise et agir sur le cours de l'histoire, il doit être solidaire avec d'autres intellectuels. C'est ainsi que dans la société de ce roman, la confrontation des différents protagonistes de l'histoire ancienne et de l'histoire du devenir algérien révèle une grande divergence d'opinions. Leurs discussions dans le camp de prisonniers où ils sentent l'étouffement physique et intellectuel baignent leur existence dans le flot continu de la division. Si le revenant évoque le passé sans rien escamoter, c'est pour mieux dire le présent. Il met en jeu la mémoire d'un peuple confronté à une réalité nouvelle dans un monde incongru et bouleversé. Pour lui, l'objectivité de l'histoire ne doit pas être un mot vain. Mais il constate une solide résistance à l'égard de l'appel de la mémoire qui se manifeste tout au long de sa quête identitaire. Son retour s'annonce comme une encombrante résurrection qui risque de remuer le souvenir d'un passé que l'on cherche à faire oublier. Son père, plié « au nouveau cours des choses », le fuit, les membres de sa famille, résignés ou corrompus, l'ignorent, son village, frappé d'une mystérieuse épidémie, le chasse, sa femme qui, pour survivre, se prostitue aux notables du régime le rejette, son fils, traînant dans la rue comme ces milliers d'orphelins « sans passé et sans mémoire », refuse de le reconnaître et l'administration, figée dans une lourdeur bureaucratique incommensurable, lui ôte tout espoir de retrouver sa juste place dans son pays. Tout le monde est paralysé dans le mutisme et l'indifférence, entravant le droit du revenant à la mémoire. Le commissaire de police qui l'arrête ne lui lance-t-il pas sèchement cette vérité après un long interrogatoire ? « Nous voulons oublier ces vieilles histoires [29]. »

La revendication du passé qui revient, tel un leitmotiv, dans le récit du narrateur, trouve son explication dans le fait qu'elle restitue l'être dans sa condition humaine. La réappropriation des racines redonne au peuple le goût de ses ambitions. Dans cette perspective, le revenant avance qu'il faut « brûler tous les livres d'histoire [30] » qui dénaturent la réalité et falsifient la vérité. La connaissance de l'histoire dans son authenticité véridique, à travers une mémoire retrouvée, dérange et constitue une source majeure de contestation. C'est là une raison suffisante pour les autorités qui n'hésitent pas à supprimer de l'université une chaire d'histoire contemporaine. Le narrateur dénonce l'abus de pouvoir et l'incarcération du professeur accusé de pratiquer subversivement une discipline susceptible de causer des risques insoupçonnés. À son discours s'oppose, dans l'espace textuel, celui du vieux, nommé Vingt-Cinq. Cet autre, détenu présenté comme le porte-parole du gouvernement, est l'anti-intellectuel par excellence. En observant le professeur marginalisé et enfermé dans un mutisme total, il affirme que : « Tout historien est un homme à abattre [31] », et explicite clairement la politique à suivre pour éradiquer du système ces gêneurs de conscience :

> Je sais bien ce que je ferais si j'étais ministre de la Culture. [...] Je pratiquerai sans discontinuer une politique de terrorisme culturel. Je commencerai par payer grassement une armée de censeurs machiavéliques et subtils qui s'emploieront à démasquer les intellectuels de

---

et dans la prise de conscience de la société algérienne de son identité. Il était partisan d'un Islam débarrassé des fétiches paralysants servant de pilier à la récupération de l'identité de son peuple. Voir à ce sujet, l'étude de Charles-Robert Ageron, « Naissance d'une nation », 1993.

29 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 79.

30 *Ibid.*, p. 36.

31 *Ibid.*, p. 163.

> tout bord qui se verront offrir la reconversion, le silence ou l'exil. J'interdirai l'Histoire, et rayerai cette dangereuse discipline des enseignements universitaires [32].

Ces propos du vieux Vingt-Cinq qui formulent clairement une négation de l'histoire illustrent l'abîme et la démission de l'intellectuel algérien face au destin de son pays. Par son nom, ce protagoniste renvoie à un contexte très symbolique qui témoigne d'une valeur d'engagement et de militantisme. Tout porte à croire que 1925 réfère à la date de la création en France, au sein de l'émigration algérienne, du parti *Étoile nord-africaine* par Messali Hadj. Ce mouvement qui « marquait la transition entre le patriotisme rural et le nationalisme citadin [a été] transplanté en Algérie, où il prit le nom de " Parti du Peuple Algérien " (P.P.A.) » [33]. L'année 1925 coïncide aussi avec la naissance de Frantz Fanon qui disait que : « La lutte de libération algérienne ne s'achève que par la lutte de l'intellectuel [34]. » C'est ainsi que le discours de ce protagoniste marqué par le rejet et l'occultation du passé donne lieu à une réaction catégorique du narrateur qui appelle au réveil des intellectuels, les exhortant à lutter activement en vue de résister aux attaques du temps et face à l'oubli. Dans l'espace textuel, le revenant insiste à la fois sur la sauvegarde et la reconnaissance du passé comme matrice génératrice de la construction identitaire. Pour lui, l'histoire authentique est dépositaire d'une conscience profonde qui attire et dérange. En se donnant comme fonction de produire une vérité inébranlable, elle est susceptible de rétablir l'équilibre socio-politique et de « tatouer la mémoire collective, qui, refusant le silence, saura, le temps venu, ressusciter [les] souvenirs [35] ». Ce faisant, elle doit revêtir un caractère indépendant et conserver son autonomie. En revanche, elle ne peut garder son prestige et afficher sa nécessité qu'en demeurant détachée de tout discours idéologique.

> La pratique de la connaissance des faits ne doit en aucun cas être menée en vue d'aboutir à l'apologie d'hommes ou de systèmes au pouvoir, ni de tenter d'en établir une justification. L'Histoire n'est pas une entreprise de légitimation [36].

Ce qui frappe dans *Le fleuve détourné*, c'est que la simultanéité du temps passé et présent, en tant que procédé d'exposition, agit sur le déroulement du récit. C'est même une nécessité intrinsèque et quasi inhérente à la signification de la trame narrative. Cette stratégie d'écriture ainsi que son fonctionnement structurel confèrent au roman une singularité. Car dans la production romanesque de Mimouni, le mouvement de l'histoire n'est pas démarqué par un va-et-vient continuel entre ces deux entités temporelles. La saisie du temps passé est prise en charge dans la diachronie de l'histoire du présent.

Se remémorant le temps de la guerre, le revenant, protagoniste-narrateur du *Fleuve détourné*, évoque avec nostalgie ce grand rêve de fraternité, ce projet noble qui avait animé tous les compagnons du maquis. « Les hommes étaient respectueux et fraternels, dit-il. Jamais aucune algarade, même quand la nourriture venait à manquer. Au

---

32 *Ibid.*, p. 98.

33 Toutefois, pour « certains auteurs, l'E.N.A a été créée en 1924 (comme MM. Mostefa Lacheraf ou Ferhat Abbas) ; pour d'autres, elle a été fondée en 1926 (comme M. R. Le Tourneau) » (Michel Camau, *La notion de démocratie dans la pensée des dirigeants maghrébins*, 1971, p. 69).

34 Anissa Fekar, *Symbolique et sémiotique de l'espace dans* Le fleuve détourné *de Rachid Mimouni*, 1991, p. 34.

35 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 128.

36 *Ibid.*, p. 164.

contraire, devant ces restrictions, les hommes redoublaient de fraternité et d'abnégation [37]. » Porteurs d'espoir en des lendemains meilleurs, les *Moudjahidines* [38] mènent une lutte incessante jusqu'à la délivrance de la patrie martyre. Ils nourrissent le rêve d'un retour triomphal mettant fin à tant de souffrances et de sacrifices et proclamant fêtes et fin des combats. « Nous serons, pensent-ils, héroïques et simples. Nous ne parlerons pas du passé, ni de nos souffrances, ni de nos doutes, pas même à nos épouses quand la nuit nous réunira [39]. »

Dans ce contexte où des profiteurs, des arrivistes, avaient pris la place des colons, la majorité des anciens combattants furent écartés du pouvoir. En fait, on ne leur attribue un rôle important qu'au « niveau du mythe, car au niveau de la récompense les *Moudjahidines* ne sont guère gâtés [40] ». Alors que « les vrais loups [qui] avaient eu l'intelligence d'attendre que s'organise la vraie curée [41] », disposent des luxueuses villas des anciens colons, s'accaparent des licences de taxis, s'approprient bars, hôtels et restaurants, et beaucoup de militants, devenus handicapés par des blessures de guerre, sont parqués dans des « emplois inutiles, parasites dont la seule fonction est d'améliorer les statistiques de l'entreprise [42] ». Aussi d'autres révolutionnaires ne parvenant pas à s'imposer, observent-ils, dans la résignation et dans l'amertume, la déroute du pays causée par le désastre des transformations de ces « Temps Modernes [43] » qui sont marqués par le jeu du mensonge, le pouvoir de l'argent, la répression sur tous les plans et la lourdeur bureaucratique. Écrasés par l'Administration qui les méprise, ils abandonnent leur quête et leur droit à la récompense, rejoignant le triste sort qui est réservé à plusieurs familles des glorieux martyrs du pays, condamnées avec leur progéniture à la misère et à la pauvreté. Le revenant ne trouve-t-il pas sa femme en sa qualité de veuve de *Chahid* [44] contrainte, pour survivre, à s'adonner à la prostitution et son fils perdu dans l'errance et dans la déchéance ?

Rien d'étonnant donc de constater qu'après l'indépendance, l'anarchie s'installe. C'est la désillusion pour l'Algérien combattant et nationaliste. Tout est tourné en dérision. Sa lutte est interceptée, truquée. Et la liberté pour laquelle il a combattu durant des années lui a été ôtée. Ceci dit, comme le revenant et beaucoup de ceux qui ont cru en une unité révolutionnaire, Mimouni, désormais, déchante — autre sens de *revenir* — devant la confiscation et la trahison de la révolution algérienne. Aussi, constatant qu'à l'époque de l'après-indépendance, la désillusion, la déchéance, voire le chaos, sont malheureusement imposés par la faute d'une mauvaise politique imposée par des hommes qui se disent « Nationalistes », l'écrivain crie-t-il sa rage contre tout le poids écrasant d'une révolution usurpée. Il lance un regard sans complaisance pour révéler le nouvel aspect de l'Algérie libre qui est caractérisé par un renversement brutal des situations. À travers son errance et sa quête d'identité, le revenant découvre avec regret et amertume que la souveraineté du pays n'est que pure illusion. Rien n'a changé. « La misère sévit toujours comme au temps du colonisateur [45]. » Le pouvoir de l'argent remplace les valeurs d'entraide et de solidarité qui étaient la seule richesse des

37 *Ibid.*, p. 26.
38 Terme arabe pour désigner les combattants de la libération nationale.
39 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 23.
40 Bruno Étienne, *L'Algérie. Cultures et révolution*, 1977, p. 162.
41 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 196-197.
42 *Ibid.*, p. 120.
43 *Ibid.*, p. 47.
44 Terme arabe pour désigner martyr. Le pluriel est *Chouhada*.
45 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 46.

Algériens et pendant que les uns connaissent la privation, d'autres vivent dans l'opulence [46], amassant de colossales fortunes « à l'ombre des lois socialistes [47] ». Il remarque également que dans ce contexte de fausse égalité, l'injustice du présent s'est additionnée à l'oppression du passé et que la volonté du peuple est contrainte à l'asservissement par un système politique favorisant le muselage de l'opposition et « encourageant en sous-main la corruption et tous les actes attentoires aux libertés individuelles et collectives [48] ». Son désenchantement aigu le pousse à récuser les moyens malhonnêtes par lesquels le pouvoir annihile la conscience des individus, et à accuser l'opportunisme et le manque de dignité des représentants les plus démocratiquement élus qui trahissent le peuple.

> Sitôt confirmés dans leur responsabilté, dit-il, ils tournent le dos à [ses] préoccupations. Ils recherchent l'honorabilité. L'Administration l'a bien compris, qui les flatte et leur fait montre de respect et de considération dans le but de les amener à devenir raisonnables, ce qui est le début de la compromission [49].

Aussi l'écrivain s'en prend-t-il au « centralisme démocratique » et aux nationalisations excessives imposées par la classe dirigeante.

Une autre donnée essentielle dans l'orientation politique du pouvoir étatique qu'a stigmatisée la critique de Mimouni, c'est le recours des politiciens algériens aux services de « planificateurs arrogants et lointains [50] » qui, coupés de la réalité algérienne et vivant sous la dictature financière, ont causé d'innombrables ravages dans le pays. En fait, fasciné par le modèle soviétique, Boumediene l'a importé en Algérie, tentant « de pratiquer des politiques de collectivisation à la manière des pays de l'Est [51] ». Pour l'écrivain, ces nouveaux arrivés qui ont gravité autour de l'appareil de l'État ont développé des pratiques politiques fonctionnant par clientélisme et favoritisme, et contredisant les intérêts matériels et moraux du peuple algérien. Au plus fort de son étonnement, le revenant ne discerne-t-il pas à travers le discours amer d'un ancien combattant, la gravité des transformations apportées au pays durant ses années d'absence ?

> Le pays devenu un vaste champ d'expérience pour des théories venues de l'étranger [...] [qui] ridiculisaient nos coutumes et nos religions [...]. Le pétrole aidant, le dollar coulait à flot au pays de l'austérité. Alléchés, de toutes parts accoururent les opportunistes, bardés de diplômes et d'idées nouvelles, toujours monayables, l'échine souple et le langage brillant. Ils élaborèrent des projets fantastiques et la télévision convia le peuple à crier au miracle et à s'extasier devant le génie de ses dirigeants [...] [52].

Une telle situation n'est pas sans contribuer à l'aliénation que ressent le peuple algérien. L'ampleur du désastre causé par un centralisme décisionnel, encadré par une élite toute puissante, que cherche à transmettre l'écrivain, est appuyée par les propos suivants :

> Mais baissait la tête, le peuple qui crevait devant les portes des hôpitaux, manque de médicaments, manque de place, il ne faut faire que des investissements productifs, baissait la tête, le

---

46 Dans *Le fleuve détourné*, l'administrateur est présenté comme un personnage important. L'opulence est liée à sa richesse: « L'administrateur a égorgé dix-neuf moutons. Afin, selon la Sainte tradition, d'arroser de sang les fondations de sa nouvelle résidence » (*ibid.*, p. 76).

47 *Ibid.*, p. 137.

48 Ahmed Rouadjia, *Grandeur et décadence de l'État algérien*, 1994, p. 167.

49 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 40.

50 *Ibid.*, p. 49.

51 Michel Colomès et Claudine Grassard, « Rachid Mimouni, romancier algérien », 1992, p. 45.

52 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, *op. cit.*, p. 197.

> petit fellah réduit au chômage, manque de matériel, manque de semences, manque d'engrais, tout ça parce qu'on a refusé d'entrer dans la coopérative, étonné de se retrouver dans une sous-paysannerie ignorée et méprisée, absent de la terminologie officielle qui glorifie et finance l'autre paysan, celui de la coopérative, ce n'est pas juste, y a plus qu'à abandonner ses outils et sa terre, aller vers la ville [...] [53].

Dans l'Algérie socialiste, il y a une grande lassitude à l'endroit des gens du pouvoir, considérés comme incrédibles. Les maîtres-décideurs au pays jouissent de nombreux avantages et privilèges, tandis que le peuple ne peut rien faire contre eux. Cependant, il ne croit plus à leurs promesses. Omar, l'un des protagonistes du roman, révèle sur un ton persifleur le sentiment d'écœurement qui anime les dirigés à l'égard des dirigeants :

> S'il nous fallait un réquisitoire contre ces hommes, nous n'aurions justement qu'à établir la liste des promesses non tenues. Ils ont appris à gouverner par le mensonge et la fuite en avant, et croient pouvoir nous leurrer encore. D'ailleurs, aujourd'hui, cela n'a plus guère d'importance : nous nous sommes habitués à vivre dans la poussière et la boue [54].

S'étonnant devant les difficultés de la fonction administrative dans la nouvelle Algérie indépendante qui exige lâcheté, hypocrisie et subordination [55], le revenant est également sidéré devant la brutalité des propos de l'administrateur à l'égard des citoyens. Pour ce représentant du pouvoir, tout dans la société doit concourir à l'adhésion du peuple aux directives des dirigeants du pays. C'est le fondement idéologique du discours officiel qui n'hésite pas à déployer insultes, menaces et intimidations envers tous ceux qui osent remettre en cause la validité des orientations politiques du parti.

> Vous êtes tous des enfants de putains, [profère-t-il]. Et des traîtres. Vous devez avoir une confiance aveugle en vos dirigeants. Hier, c'est nous qui vous avons sortis de la merde, ne l'oubliez pas. Aujourd'hui, nous travaillons pour le bonheur des générations futures, que nous sommes en mesure de garantir, si vous acceptez de nous suivre docilement au long du difficile chemin que nous vous avons tracé. [...]. La stratégie que nous avons mise au point est magnifique. La preuve : tout le peuple est avec nous. Vous devez par conséquent éviter toute initiative de nature à troubler cette belle ordonnance des choses [56].

Les propos de l'administrateur qui prétend défendre les intérêts du peuple indiquent la forme particulière de la domination politique instaurée par l'élite qui gouverne le pays. « Notre action, affirme-t-il, s'inscrit dans le sens de l'Histoire : tous les opposants seront impitoyablement éliminés. Nous n'hésiterons pas si nécessaire à recourir à la violence révolutionnaire [57]. » De même, devant les menaces qui risqueront de peser sur chaque militant, quel que soit son geste, et les intimidations arbitraires qui suivront la moindre suspicion, les détenus du camp renoncent à recourir à leur droit de manifestation et de revendication. Par peur d'être pointés comme des traîtres aux idéaux de la résistance et aux principes de la révolution, ils se résignent, dans le silence et dans l'indifférence, à trouver dans les propos de Vingt-Cinq une certaine

---

53 *Id.*

54 *Ibid.*, p. 91.

55 À cet égard, l'administrateur précise ceci : « Il n'est pas facile, dans ce pays, d'être Administrateur. C'est un poste qui exige beaucoup de qualités. Il faut faire montre d'une grande souplesse d'échine, de beaucoup d'obséquiosité, d'une totale absence d'idées personnelles de manière à garder à ses neurones toutes disponibilités pour accueillir celles du chef » (*ibid.*, p. 9-10).

56 *Ibid.*, p. 14-15.

57 *Ibid.*, p. 17.

sagesse contre la cruauté et la brutalité de l'administrateur et de ses acolytes. Vingt-Cinq attire l'attention de tous ses compagnons sur le risque de toute action posée :

> On ne manquera pas alors de nous taxer d'agents de l'Étranger. Et nous serions passibles des pires condamnations. Le plus simple est de rester coi, de laisser l'Administration procéder à l'ablation de nos couilles, d'applaudir aux discours des Sioux et de voter oui lors de toutes les consultations électorales [58].

Pour l'écrivain, les reproches que les autorités algériennes lui ont adressés après la publication du *Fleuve détourné*, roman où selon lui, il s'était « fait l'interprète des désillusions et des souffrances [59] » de son peuple, trahissent le caractère anti-démocratique des institutions en place qui n'ont jamais admis, dans son œuvre, la présentation de la réalité telle qu'elle existe. Par delà les intimidations et la « série des tracasseries administratives et policières [60] » que Mimouni va subir, le système politique si hautement autocratique lui interdit même de quitter l'Algérie.

> J'avais été invité, reconnaît-il, à participer à un colloque sur la littérature francophone qui se tenait en même temps que le Salon du Livre, mais ma sortie d'Algérie dépendait d'une autorisation du directeur d'un institut universitaire qui me la refusait. Et c'est en effet parce que la presse française s'est fait l'écho de ce refus que les services de sécurité ont eu soudain pour directive de m'embarquer à tout prix dans le premier avion à destination de Paris [61].

Principe de courage et de détermination, la contestation politique [62] très frappante dans ce roman devient, pour Mimouni, une raison d'écriture romanesque. Si toute sa production de *Tombéza* (1984) à *La malédiction* (1993) en passant par *L'honneur de la tribu* (1989) et *La ceinture de l'ogresse* (1990) répond de façon positive, c'est que le pouvoir est aux yeux de l'écrivain le point de mire d'une opposition farouche et d'une dénonciation sans gêne ni peur. C'est ainsi qu'en s'érigeant en pourfendeur des régimes autocratiques de son pays, Mimouni choisit bien son camp. Et en agissant comme un « impitoyable anatomiste des machineries du pouvoir [63] », il exprime son rejet fondamental et constant à l'égard des régimes qui se sont succédé en Algérie et qui ont quasiment tous fait la preuve de leur échec. En fait, ces régimes ont dévié l'indépendance de sa voie originelle, bafoué l'identité algérienne et n'ont, en définitive, produit que « des élites technocratiques et corrompues qui ont confisqué à leur profit des institutions et l'appareil d'État, sans laisser aucune chance au peuple [64] ».

Ainsi, dénonçant « des pouvoirs autocratiques fermés sur eux-mêmes, qui ont une logique absolument démente [65] », Mimouni assume le risque de s'exposer à la puissance d'un régime dictatorial qui repose sur l'abus, l'injustice et la tyrannie. Conscient de l'ampleur du danger, il inscrit sa création romanesque dans un processus d'engagement qui lui permet de dire la politique en exhibant ses aspects les plus contraignants là où il est interdit de le dire. En tant qu'écrivain qui revendique une liberté créatrice dans la foulée du procès d'une situation historique bien définie, le

---

58 *Ibid.*, p. 27.

59 Claude Goure, « Conversation avec Rachid Mimouni », 1991, p. 20.

60 *Id.*

61 *Ibid.*, p. 22.

62 « La contestation, me semble-t-il, est d'abord politique », affirme Mimouni à Salima Aït Ahmed, « L'intellectuel, ce guetteur », 1990, p. 30.

63 Michel Crépu, « Mimouni, les colères d'un rebelle », 1995, p. 8.

64 Jeanne Amar, « *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni, *art. cit.* », p. 16.

65 Hichem Ben Yaïche, « La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni », 1991.

procès du système autoritaire qui a dirigé le pays depuis son indépendance, il soutient que la réalité du pouvoir n'est présentée que pour être dévoilée dans sa totalité. Aussi, par le recours à une écriture qui transgresse, entend-t-il éveiller la force motrice du changement, créer des valeurs de survie et prêter sa voix à la vérité. À vrai dire, en politisant son écriture, l'objectif de Mimouni serait justement de contribuer à la prise de conscience, par le peuple algérien, du désastre du modèle gouvernemental imposé par les dirigeants du pays. D'où la nécessité de faire de sa stratégie littéraire d'essence fictionnelle un contre-discours du pouvoir dominant.

L'audace de Mimouni dans *Le fleuve détourné* et son opposition ouverte au despotisme du centralisme autoritaire dans son pays ont largement conditionné son militantisme en tant qu'écrivain. Son écriture engagée et engageante confère au roman un caractère bien significatif, à savoir la force de servir de contrepoids à la démagogie et au mensonge du discours politique officiel et celle d'agir pour dénoncer la vision totalitaire et le malaise persistant que le régime non-démocratique de l'État algérien indépendant continue d'entretenir.

Références

ADAM, Jeanne, « *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni », *CELFAN Review*, vol. IV, n° 1 (novembre 1984), p. 15-17.

AGERON, Charles-Robert, « Naissance d'une nation », dans *L'Algérie des Français*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 185-204.

AÏT AHMED, Salima (Entretien réalisé par), « L'intellectuel, ce guetteur », *Algérie actualité*, n° 1425, 3-9 février 1990.

AMAR, Malek, *Le père et le FIS — Le FLN, le FIS, et après ?*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1996.

AYACHI, H'mida, Naïma CHEKCHAK et Yasmine SINANE (entretien réalisé par), « *Tombéza* à nu », *Parcours maghrébins*, février 1989.

BALHI, Mohamed (entretien réalisé avec et présenté par Djaad, Abdelkrim), « Rachid Mimouni — Sensibilités », *Algérie actualité*, n° 888, 21-27 octobre 1982.

BEN YAÏCHE, Hichem (propos recueillis par), « La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni », *Horizons*, 25 février 1991.

BOURBOUNE, Mourad (propos recueillis par), « Rachid Mimouni accuse », *Jeune Afrique*, n° 1240, 10 octobre 1984.

CAMAU, Michel, *La notion de démocratie dans la pensée des dirigeants maghrébins*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1971.

COLOMÈS, Michel et Claudine GRASSARD (propos recueillis par), « Rachid Mimouni, romancier algérien », *Le point*, n° 1009, 18 janvier 1992.

CRÉPU, Michel, « Mimouni, les colères d'un rebelle », *La croix. L'événement*, 14 février 1995.

ÉTIENNE, Bruno, *L'Algérie. Cultures et révolution*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

FEKAR, Anissa, *Symbolique et sémiotique de l'espace dans* Le fleuve détourné *de Rachid Mimouni*, Mémoire de D.E.A., Université de Paris XIII, 1991.

GADANT, Monique, « Constat d'un échec : Rachid Mimouni ou la fin d'un mythe révolutionnaire », *Tumultes*, n° 6 (1995), p. 107-121.

GOURE, Claude (propos recueillis par), « Conversation avec Rachid Mimouni », *Panorama*, décembre 1991.

JAY, Salim, « Romans maghrébins (1967-1983). Un regain de vigueur », *L'Afrique littéraire*, n° 70 (1983), p. 13-16.

MIMOUNI, Rachid, *La ceinture de l'ogresse*, Paris, Seghers, 1990.

———, *La malédiction*, Paris, Stock, 1993.

———, *Le fleuve détourné*, Paris, Robert Laffont, 1982.

———, *Le printemps n'en sera que plus beau*, Alger, S.N.E.D., 1978.

———, *L'honneur de la tribu*, Paris, Robert Laffont, 1989.

———, « Rachid Mimouni à la T. O. : l'Algérie a dévié », *La tribune d'octobre*, n° 6, 7-22 avril 1989.

———, *Tombéza*, Paris, Robert Laffont, 1984.

———, *Une paix à vivre*, Alger, E.N.A.L., 1983.

PÉRONCEL-HUGOZ, Jean-Pierre, « L'Algérie en ébullition — *Le fleuve détourné* », *Le monde*, 15 décembre 1988.

ROUADJIA, Ahmed, *Grandeur et décadence de l'État algérien*, Paris, Karthala, 1994.

STAALI, Keltoum, « Quatre versions pour un thème », *Révolution africaine*, n° 1191, 2 décembre 1986.

TRIDI, Rachid, *L'Algérie en quelques maux*, Paris, L'Harmattan, 1992.

ZERAFFA, Michel, *Roman et société*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.